

de durable, tandis que la musique de Meyerbeer, romantique dans son essence; revêtit du premier coup l'aspect et la grandeur classiques. Suprême honneur pour ce maître ! en même temps que sa musique est au fond violente, dramatique, passionnée, la forme est précise, l'ensemble bien ordonné; à tout instant, il la domine. Il gouverne son inspiration, il ressent la passion extérieure, il respire le souffle qui enivre les âmes, sans en être enivré lui-même; il est toujours en pleine possession de sa verve et de son génie. A côté de lui, M. Berlioz me paraît volontiers personnifier assez bien les instincts démesurés, l'exagération, l'utopie, mais aussi l'impuissance. Dans Meyerbeer, au contraire, tout s'équilibre admirablement, la passion et le style; il est ce qu'il veut être, épique dans *Robert*, dramatique et passionné dans les *Huguenots*, religieux et solennel dans le *Prophète*, brillant et plein de fantaisie dans l'*Étoile*.

Une chose aussi que ce maître possède à un haut degré et qui a manqué à la littérature de ce temps, c'est la conscience et la tenue, ce reflet de la conscience. De là, cette lenteur à produire dont on lui a fait un reproche, cette sollicitude inquiète, puérile aux yeux de quelques-uns, qu'il apporte aux répétitions de ses œuvres, et qui n'est, après tout, que le respect de l'art et de soi-même, cette *révérence* intérieure, recommandée par la sagesse antique. Soyez sûrs, quoi qu'il arrive, que ce n'est pas lui qui nous donnera jamais ses mémoires comme Alexandre Dumas et George Sand, son autobiographie comme M. Berlioz, ou des feuilletons politiques comme M. Ad. Adam. Il a le droit de dire ce que disait Poussin, envoyant ses tableaux à Paris : « ce ne sont point des tableaux que vos peintres expédient en vingt-quatre heures et en sifflant. » Il tient avec raison que ce qui importe ce n'est pas le temps qu'on met à produire une œuvre, mais simplement *le mal faire*.

Quant au reproche qu'on lui a fréquemment adressé d'étouffer la voix sous le fracas de l'orchestre, je n'en veux pas parler. Platon se plaignait déjà de son temps des empiétements de la flûte sur la voix humaine; et, au train dont vont les choses, on peut prévoir encore un nouveau développement des masses chorales et instrumentales, au détriment des chanteurs. Seulement, pour avoir de la grosse et savante musique, nous n'en aurons pas moins de la petite musique, facile à saisir et fortement rythmée. C'est là que nous tendons par les motifs que j'ai indiqués en commençant.

A une société qui ne considère l'art que comme une distraction à peine au-dessus de celle que procure l'action de fumer un cigare, il faut évidemment une musique de second ordre, une espèce de perfectionnement du genre de M. Musard; les grandes partitions de Meyerbeer seraient trop lourdes pour son tempérament. En sommes-nous là? je souhaite que non. Militaire ou industrielle, l'action est grande, dans l'atelier comme